

« Je suis né en 1926... »



Robert Basset

En ce temps là, il n'y avait pas de téléphone, pas d'électricité, on tirait l'eau du fond du puits avec un seau, les chemins étaient très peu empierrés, par contre on avait des services de proximité qui étaient le boulanger, le marchand de vin, le meunier.

Au hameau, il y avait plusieurs arrêts. Les femmes, quand elles entendaient le coup de trompette de l'épicier, commençaient à aller se rejoindre pour papoter un peu...

Un jour, l'une d'elle - la plus proche voisine de mes parents - annonça une nouvelle, mais il fallait le dire à personne... C'est que « la Marie », ma mère, elle croyait bien qu'elle pouponnait car elle avait un peu épié son étalage de linge et elle n'avait pas vu ses « *pattes* » (serviettes menstruelles).

Et puis, au bout de quelques temps, quelques mois, ma mère décida d'aller voir la sage-femme à Beaupont, à 12 km. Un matin, elle prit sa bicyclette et alla consulter. Quand elle revint, les choses étaient plus claires : ça pourrait être pour le début juin.

La future maman devait être très occupée à ce moment-là. Son souci était de préparer une layette, des petites brassières faites à la main, qu'elles soient en tissu ou tricotées, des petits draps brodés, très beaux, très bien faits. La préparation de la berceuse se faisait sans doute quelques semaines avant l'arrivée du bébé.

- Pour moi, je sais qu'on avait acheté un berceau, donc il a certainement fallu l'habiller mais ce n'était pas le cas pour tous les enfants car en ce temps-là on se prêtait beaucoup : même la layette parfois était prêtée, ou donnée.

La layette du bébé c'était les drapeaux, « *le ruelles* » taillés dans de vieux draps. Il y avait également le lange épais, « le molleton », sorte de petite couverture que l'on devait acheter. Pour relier tout cela ensemble il y avait « *lou mailloule* » petit corset de toile avec des boucles de chaque côté et que l'on reliait à l'aide d'un grand cordon. Le bébé se trouvait ainsi « saucissonné » comme un petit Jésus.

Il y avait les petites brassières en tissu fin et d'autres plus chaudes tricotées avec de la laine. Et puis le bavoir était brodé avec des petites dentelles. C'était tout fait à la main : de vrais petits chefs-d'œuvre !

À mesure que la nouvelle se répandait, les offres de parrains et marraines se faisaient parmi les amis, les voisins, les cousins. Le choix était très difficile à faire car la demande était forte : souvent les grands-mères donnaient la main pour ces choses-là.

- Comme il y avait plus d'offres qu'il n'en fallait, on avait les « parrains et marraines babillards » : ça contentait deux autres personnes ! Et puis il y avait le porteur de bébé : on en choisissait un parmi tout le monde.

- Et puis s'est proposé aussi « le Tonton Gène » qui s'est offert pour aller chercher la sage-femme. Car « le Tonton Gène » avait une voiture à cheval bien équipée : il avait un tablier de cuir qui se rabattait sur les genoux, il avait un grand parapluie bleu et une grosse lanterne à bougie sur le côté de la voiture.

Un soir, on a eu le recours du « Tonton Gène » qui aussitôt a attelé le cheval et est parti chercher la sage-femme. Dans ces temps, il n'y avait pas d'autres moyens pour prévenir. Si, lorsque l'on arrivait, elle était déjà sur un accouchement, il fallait attendre jusqu'à ce que ce soit terminé.

- Des fois, le bébé arrivait avant la sage-femme mais dans le village il y avait toujours des femmes qui avaient fait plusieurs accouchements et qui donnaient la main ; alors on attendait que la sage-femme arrive pour donner les derniers soins.

- En ce qui me concerne, lorsqu'ils sont revenus, ça avait dû bien se passer !

Le jour est arrivé et il y avait encore deux choses importantes à faire : la déclaration à la mairie et la lavandière qui était demandée. C'était dans les premières urgences.

- Je sais que pour la déclaration à la mairie, il fallait deux témoins : les témoins étaient choisis, la plupart du temps, parmi les plus proches du secrétariat. Ils ne savaient pas grand-chose mais ils témoignaient quand même !

- Après le témoignage, il fallait arroser l'évènement. Ils allaient donc au bistrot. Le long du chemin, des habitants demandaient si la santé était bonne alors il fallait les inviter : ça durait jusque bien au-delà de l'après-midi... Je sais que mon père est rentré assez tard dans l'après-midi : il se rappelait bien de mes trois noms mais plus l'ordre ! Enfin, de toute façon, quand il est arrivé à la maison, la soupe était froide mais tout le monde était content !

Mais malheureusement, une naissance ne se passait pas toujours aussi bien : il y avait beaucoup d'accidents au moment de la naissance dus à des hémorragies, à des infections. Parfois la mère et le petit mouraient ensemble, parfois le petit était sauvé.

Parfois le père avait des initiatives heureuses : par exemple, ce père de famille qui a cassé la glace de la mare pour mettre sur le ventre de sa femme qui faisait une hémorragie et l'a ainsi sauvée.

Pendant la guerre, la circulation était difficile à cause du couvre-feu : certaines sages-femmes venaient coucher plusieurs soirs de suite chez la future maman pour être sûre d'être là au moment de la naissance.

(...)

Les rencontres

Avant la généralisation de la bicyclette, l'un des moyens pour se rencontrer était d'aller à la messe. Le trajet se faisant à pied, on avait le loisir de discuter sur le trajet. Et souvent, les curés dans les villages – on se demande si ce n'était pas un peu fait exprès – organisaient des fêtes : n'y allaient que ceux qui allaient à la messe ce qui favorisait « les bons mariages ».

À la messe, toutes les catégories sociales se retrouvaient. Mais comme tout le monde se connaissait dans le pays, les fortunes de chacun étaient assez bien connues de tous. Ceci n'empêchait pas de « faire le tri », les parents surveillant cela d'un œil intéressé.

Hormis lors de la messe, les rencontres se faisaient souvent sur les lieux du travail, notamment entre valet et servante d'une même ferme ou de fermes avoisinantes. Pour les autres, tout ce qui était prétexte à réunir les jeunes pouvait favoriser les contacts : lors du « *vincuit* » par exemple, lorsqu'il fallait éplucher les fruits ou pendant la cuisson. Lors des battages aussi : il n'était pas rare que la maîtresse de maison invite des nièces pour l'aider à faire la cuisine. Les rencontres pouvaient se faire aussi le dimanche après-midi à la croisée des chemins.

L'arbre de « mai » était également une occasion pour les garçons de manifester aux jeunes filles leurs sentiments. Dans la nuit précédant le 1^{er} mai, les garçons plantaient devant la fenêtre de la ou des jeunes filles de la maison un arbre d'essence variable avec un bouquet de fleurs au sommet. Le chêne ou le frêne voulaient dire « je t'aime », une branche de verve signifiant quant à lui un amour déçu. Malgré la discrétion de la manœuvre, les demoiselles savaient rapidement qui avait fait quoi, et pouvaient identifier rapidement leurs soupirants !

Lorsque deux jeunes commençaient à montrer des signes de rapprochement, c'était toujours la mère qui intervenait pour que les coups de foudre ne dégénèrent pas.

C'était principalement la mère qui avait son mot à dire – le père intervenait plutôt lors des mariages – car elle accompagnait sa fille à la messe, au bal, etc. Les mères accompagnaient par envie mais surtout par curiosité, pour voir qui dansait avec qui et cancaner la semaine suivante.

Au bal, elles devaient compter le nombre de fois où un prétendant venait chercher une fille pour danser, ce qui était un signe car, à l'époque, les danses étaient payantes : quelqu'un ramassait l'argent auprès de chaque couple à chaque danse pour l'organisateur du bal car l'entrée était gratuite.

- Donc pour faire danser une fille, il fallait accepter de payer deux sous. Alors, on n'allait pas chercher n'importe laquelle car ça coûtait de l'argent ! Cette pratique a duré au moins jusqu'à la seconde guerre mondiale.

- Ici, il y avait des bals de toile c'est-à-dire des bals qui étaient installés uniquement pour la fête foraine ou pour un bal donné : ça durait le jour de la fête, le lendemain et le « retour », huit jours si le bal n'avait pas à se déplacer pour aller ailleurs. De chaque côté de la piste, il y avait des tables qui étaient installées pour servir à boire – c'était payant aussi bien sûr. On buvait uniquement du vin rouge, pas de café ; plus tard est apparue de la bière. Et le but du danseur, quand même, quand la mère n'était pas là, était de proposer une sortie en-dehors du bal, quand il faisait très chaud, ou plutôt quand « ça chauffait » ...

Bref, si lors d'une soirée de bal des liens se nouaient, on se donnait rendez-vous à un autre bal mais pas trop loin car on ne pouvait pas se déplacer facilement. Parfois, on pouvait attendre

trois mois avant de se revoir, et quand ça devenait un peu plus sérieux, il y avait invitation du prétendant ou de ses parents, la semaine où on avait tué le cochon par exemple.

Souvent, les gars du pays allaient voir les filles à plusieurs : c'était une forme de contact pas tout à fait officielle, un peu officieuse car il y avait d'autres personnes mais la fille savait bien lequel des prétendants lui faisait des yeux doux et les copains savaient bien que ce n'était pas pour eux non plus... sauf dans certains cas.

- On m'a raconté une histoire où le prétendant a été détrôné par son accompagnateur : ça fait partie des risques de la vie.

- À partir de là, je pense qu'effectivement si le prétendant qui avait été vu par les parents plaisait, on prenait contact avec ses parents pour la première rencontre et lorsque c'était pris au sérieux, on organisait des repas, au moins un de *chaque côté* : *ce n'était pas les fiançailles, c'était les « accordailles »*.

Dans tous les cas, même parmi les plus pauvres, il était bien rare que le contrat de mariage ne soit pas établi par le notaire : tout ceci se faisait au moment des accordailles parce qu'il fallait que tout soit au point lorsque les fiançailles arrivaient.

Le notaire se déplaçait lui-même : il venait avec sa voiture à cheval et était invité au repas mais on avait dû aller le voir avant car les papiers étaient très précis. On ne faisait pas ça entre deux plats ! Tout était préparé à l'avance, on relisait le contrat et seul le notaire signait. Un exemplaire était donné aux futurs époux qui étaient accompagnés de leurs parents mais n'avaient pas leur mot à dire.

Il y avait peut-être aussi eu des rencontres informelles entre les deux pères : « Qu'est-ce que tu lui donnes ? » etc. Le jour des fiançailles, les parents devaient annoncer « Je donne telle somme à mon fils, telle somme à ma fille » et on devait la présenter devant le notaire : ce n'était pas qu'une promesse bien que la parole donnée soit très importante en ce temps-là, notamment car on savait peu lire et écrire.

- On dit que beaucoup d'arrangements de mariage se sont faits sur l'archebanc sous la cheminée sarrasine, là où il y en avait.

- Et il y avait aussi le reste : les paires de draps, les paires de chemises, etc. C'était le trousseau, qui se préparait des années à l'avance.

Lorsque la fille avait quinze ans, les parents commençaient déjà à cultiver plus de chanvre qu'habituellement. On élevait des oies pour tirer le duvet pour faire des édredons bien douillet. Les maisons étaient peu chauffées. On effectuait cette tâche en été avant la mue. On utilisait également la laine des moutons pour les couvertures piquées et les matelas. Les jeunes mariés en avaient pour leur vie, même plus puisqu'on retrouve encore dans nos armoires des chemises ou des draps qui n'ont jamais été utilisés !

Le trousseau était important car on disait que la pauvreté venait du linge : si un jeune couple qui partait dans la vie avait dans son armoire, dans leur « cabinet » comme on disait : « Peu de linge de maison, ce n'est pas bon signe pour la suite ».

- Il y avait un vieux à Curciat qui disait : « *Ils int pô lamint on linsu dins jo kām'ne*. (Ils n'ont pas seulement un drap dans leur armoire) ».

Les jeunes couples qui n'allaient pas vivre chez les parents partaient dans la vie avec assez peu de choses, deux vaches par exemple, mais au niveau mobilier ils avaient au minimum une belle armoire, une table, une horloge sur pied ou autre, une maie pour faire le pain. Ils avaient quand même de quoi s'installer dans la vie d'autant que l'on ne renouvelait pas.

- Moi, j'ai l'armoire de ma grand-mère quand elle s'est mariée, et puis celle de mes parents : ça restait là, on n'allait pas chez Ikéa pour acheter des meubles et puis les jeter en l'air dix ans après comme on fait aujourd'hui. Tout était fait par les artisans du pays et, selon l'argent que l'on possédait, c'était plus ou moins beau. A cette occasion, celui qui était un peu plus pauvre se forçait un peu : il fallait quand même tenir son rang. Les premières armoires sont apparues vers 1830. Avant il n'y avait que des coffres.

Les rencontres pouvaient se faire d'une manière beaucoup plus rapprochée dans le cas de valets et servantes d'une même ferme ou d'une ferme avoisinante : ils se voyaient beaucoup et forcément, cela créait des affinités.

Ces gens-là, s'ils ne trouvaient pas l'âme sœur tout près de chez eux, avaient également des manifestations importantes qui leur étaient dédiées puisqu'une ou deux fois par an, à la fin de l'année, il y avait la foire de la Saint Martin pour que valets et servantes se placent et se rencontrent, notamment à Louhans, à Bourg-en-Bresse, à Montrevel, etc.

À la Saint Martin, beaucoup étaient reconduits dans leurs fonctions mais ils allaient tout de même tous à la foire parce que c'était congés ce jour-là : c'était une des rares journées où ils n'avaient pas l'obligation de travailler et où les patrons faisaient le boulot à l'écurie.

Le salaire des jeunes domestiques était souvent donné directement aux familles qui en avaient besoin pour vivre. Mais en général, ceux qui étaient majeurs le touchaient directement et c'est ainsi qu'ils faisaient leur cagnotte en vue de leur installation à leur compte : ils mettaient un peu d'argent de côté.

Entre valets et servantes, les mariages étaient généralement relativement simplifiés : la cérémonie du mariage était vite faite et en présence de quelques amis qu'ils invitaient, des parents, des parrains et marraines.

Ce n'étaient pas des mariages arrangés ou organisés par les parents : valets et servantes avaient déjà une certaine autonomie et étaient libres de se choisir, plus que dans les familles aisées. Ils avaient quitté leur famille depuis un certain temps ou pouvaient être orphelins car beaucoup de valets venaient de l'assistance.

- Souvent, vu leur expérience, c'était de très bons cultivateurs car ils voulaient se sortir de la misère.

Ils pensaient au mariage et ils pensaient à s'installer dans une ferme : ils commençaient par acheter un peu de matériel dans les ventes aux enchères qui étaient autrefois très nombreuses lorsque les gens faisaient « faillite ». Ce pouvait être de vraies faillites, ou pour boucher le trou des dettes et la vente s'arrêtait quand il y avait suffisamment d'argent.

Ces ventes avaient lieu également lorsque l'on possédait trop de matériel ou pour cessation d'activité : c'étaient des « bans de cour ».

- J'ai entendu dire par mon père que des familles qui étaient très pauvres et avaient des dettes, vendaient tout, et puis quittaient le pays, et on ne les revoyait plus. C'était expéditif.

Les valets qui commençaient à acheter des chaises ou tout autre mobilier avaient déjà choisi leur future mais n'étaient pas pressés : ils pouvaient bien attendre trois ans avant de se marier, tant qu'ils n'avaient pas suffisamment pour vivre. Ce n'était pas parce qu'ils étaient fiancés qu'ils avaient vie commune : ils patientaient, mais ils étaient promis.

- Concernant les bans de cour, il y avait quelques petits recours avant d'en arriver là : si on prenait deux ou trois vaches à un fermier ça lui manquait alors il pouvait louer des bêtes et une retenue était faite sur la production.

- Je ne sais pas si on retenait le veau par exemple mais c'était un placement. Il n'y avait pas d'assurance donc quelqu'un qui était estropié ou empêché de travailler, c'était la misère tout de suite et c'est là que les familles étaient en perdition car le chef de famille ne pouvait plus travailler. Mais c'était admis : « ils n'ont pas eu de chance », « il est venu malade ».

- Quand on vendait tout c'était vraiment l'extrême limite mais « tout » c'était parfois pas grand-chose aussi parce qu'il ne s'agissait pas de propriétaires mais de métayers ou de fermiers. Certains ont passé toute leur vie avec quelques vaches et n'ont jamais pu augmenter leur richesse. Alors ils faisaient d'autres travaux : ils allaient à leurs journées ramasser du bois, faire le travail ailleurs, etc.

Le jour où les jeunes se mariaient, se posait la question avant le mariage de savoir où ils allaient s'installer, dans quelle famille : souvent la fille allait chez ses beaux-parents et la belle-mère n'était pas toujours tendre... Mais lorsqu'une famille n'avait qu'une fille, c'était le gendre qui pouvait se déplacer.

Mais quel que soit le lieu de résidence et par conséquent le lieu de travail des jeunes mariés, c'étaient les parents ou les beaux-parents qui commandaient et surtout qui gardaient l'argent de l'exploitation de la ferme.

Le jeune couple était nourri et logé un point c'est tout. Parfois la vente des pigeons – présents partout en Bresse dans les étables autrefois – leur était réservée.

- Et puis très vite, deux ou trois bambins arrivaient, et à partir de la deuxième guerre mondiale, les allocations familiales leur étaient attribuées et mettaient un peu de beurre dans les épinards du jeune couple ! Mais avant, à ce moment-là, il était difficile de faire fortune. La femme devait rester à la maison pour s'occuper du domaine pendant que le mari était à ses journées pour gagner quelques sous et sa nourriture.

- Evidemment, aucun membre de la famille n'était « déclaré ». Donc, pas de cotisations sociales, pas de sécurité sociale non plus et plus tard, des retraites misérables ! Beaucoup de jeunes couples ont attendu l'âge de 40 ou 50 ans avant de devenir responsable de l'exploitation.

Lorsque des valets et des servantes avaient accumulé une petite somme, ils prenaient un petit domaine.

- Tous les trois ou six ans les fermiers d'un domaine pouvaient changer, ça bougeait sans arrêt : certains domaines étaient lâchés car ils n'étaient plus assez grands par exemple.

À la Saint Martin, et il y avait une loi très précise, le 11 novembre, les fermiers restaient jusqu'à midi et ceux qui les remplaçaient arrivaient à midi et demi. On déménageait tout en général, y compris les fagots de bois, mais pas la moisson, ni la paille car l'arrivant était venu semer le blé et le trèfle quelque mois auparavant.

- C'était très codifié, c'était un règlement qui était le plus souvent appliqué car il était rare que le rentrant et le sortant soient en bons termes car le premier empiétait sur les cultures du second pour semer le blé, et puis l'autre n'avait pas fini son maïs... Et là-dessus, il y avait souvent le propriétaire qui avait son mot à dire et avait des droits sur les bois : les chênes n'appartenaient pas au fermier, il se réservait aussi la moitié des haies, les fruits, etc. Dans une location, il se retenait tant de kilos de pommes, de noix, etc.

Pour certains, le mariage avait lieu avant d'avoir assez d'argent pour prendre une ferme convenable donc ils reprenaient une toute petite ferme et travaillaient à côté, souvent chez le même patron, quelques jours dans la semaine, en allant ramasser du bois mort dans les bois pour se chauffer.

- Ils tiraient parti de tout, en général ils essayaient d'avoir un cochon ce qui était très important : ils le tuaient à la fin de l'année et ça mettait non pas du beurre dans les épinards mais du lard dans leur saloir, ce qui était primordial.

Restaient les gens aisés : les notables qui étaient au bourg du village, ou les grosses exploitations agricoles. Ils allaient bien évidemment tous à l'église et avaient même leurs places numérotées dans le chœur. Ils payaient leur place ce qui faisait de l'argent à la paroisse. Donc il n'y avait pas de surprise quant aux fortunes réciproques, chacun sachant exactement ce que l'autre avait.

Dans les familles, ces mariages étaient très orientés par les parents et très organisés car il ne fallait pas diviser les fortunes donc il y avait souvent moins d'enfants que dans les familles pauvres. On peut supposer que le contrat de mariage était très précis - y compris en cas de séparation ou catastrophe - et lorsque tout était évoqué cela donnait lieu à de beaux et grands mariages où on pouvait inviter les fermiers.

- Mon arrière-grand-père est allé à la noce de la fille de son patron à Lyon. Ça avait dû les marquer car ça se disait encore trois générations après !

- On peut aussi parler des riches fermiers qui possédaient ou exploitaient des fermes et qui, eux aussi, avaient souvent peu d'enfants pour ne pas diviser les biens. Par conséquent il fallait prendre des contacts avec des personnes de leur rang.

Il y avait plusieurs méthodes mais les riches fermiers allaient souvent aux foires, plusieurs fois dans la semaine, soit pour l'agrément, soit pour leurs affaires ou pour se renseigner des cours, rencontrer leurs homologues qui avaient parfois des filles ou des garçons à marier alors ils provoquaient un peu l'occasion...

- Quelques fois, un riche fermier ayant une fille à marier et un autre un garçon, allait jusqu'à lui acheter s'il avait besoin un lot de cochons en les faisant livrer à la maison : ça faisait l'occasion d'un dîner. Ça n'engageait à rien mais on ne sait jamais : c'était un départ et chacun parlait de son cheptel, de ses bêtes. Des fois ça réussissait, d'autres fois pas alors on forçait la décision, ce qui ne faisait pas des mariages très heureux... Mais c'était l'habitude et souvent le fermier riche avait subi la même chose étant jeune.

- Autrefois, les mariages duraient longtemps mais ce n'était pas forcément des mariages très harmonieux : c'était comme ça et chacun faisait sa petite vie, l'homme surtout qui rentrait parfois très tard dans la nuit. On ne savait pas trop où il avait été, peut-être au bistro...

- Mais le travail se faisait quand même à la maison car il y avait des valets, des servantes, des garçons, et la maîtresse de maison, qui n'allait pas beaucoup aux champs mais qui allait quand même un moment le matin ramasser du foin pour les bœufs ou les cochons, des feuilles de betterave.

- Tiens, j'ai même une petite histoire là-dessus. Un jour, la maîtresse de maison, comme d'habitude, va aux champs avec le grand valet qui était chargé de lui donner la main, pour pousser le « *bérot* » dans les montées. Pendant ce temps, les trois, quatre valets et deux trois servantes en train de sarcler un peu plus loin ont soif : ils envoient le petit vacher chercher à boire. Il revient vite et dit : « C'est tout fermé, j'ai rien trouvé, j'ai personne vu et le petit *bérot* est à l'entrée du champ de maïs. ». Un des valets lui dit : « T'as encore pas tout compris mais quand tu seras grand valet tu comprendras... »

Il pouvait aussi y avoir des entremetteuses qui arrangeaient l'affaire discrètement, intervenir soit d'un côté, soit de l'autre, pour un premier contact, tâter le terrain. En contrepartie, elles

avaient une récompense quelconque. Le curé pouvait aussi servir d'entremetteur à ce moment-là, certainement plus souvent auprès des gros fermiers que des petits paysans.

- Parfois quand un prétendant allait voir une fille le soir en tout bien tout honneur, des voisins ou d'autres prétendants un peu jaloux se transformaient en fantômes, en dames blanches, pour essayer de dissuader le prétendant d'arriver à ses fins et il y a quelques histoires connues où parfois le prétendant qui n'avait pas peur rossait la dame blanche qui partait en courant !...

- C'est arrivé à mon grand-père, qui le racontait ; ma mère disait : « *Zhe ne chavou pô sé va, ton grind ére tellemint mintiü!* (Je ne sais pas si c'est vrai, ton grand-père était tellement menteur !) ».

Avec l'arrivée des vélos, les modes de rencontres vont changer car les jeunes ne sont plus cantonnés à leurs hameaux et ils peuvent aller au bal dans tout le canton et même un peu plus loin avec la réticence des garçons du lieu qui voyaient d'un mauvais œil arriver ces étrangers qui venaient courtiser les filles du pays. Mais c'était réciproque et beaucoup de mariages se sont alors faits dans des distances plus importantes qu'autrefois ce qui ne changeait rien ou pas grand-chose aux négociations entre parents, et au folklore qui entourait toutes ces unions. Si ce n'est que les parents se connaissaient moins donc il fallait prendre des renseignements.

- La population commençait à se brasser un peu plus.

- Ce n'était pas partout pareil mais l'accueil pouvait être glacial. Si on allait du côté de Marboz, on en parle encore aujourd'hui, on entendait : « *Si t'es pos de Marbeux, fot n'allo.* (Si tu n'es pas de Marboz il faut t'en aller) », et il ne fallait pas se faire prier car ils n'étaient pas commodes ! On avait aussi ça à Montpont.

- C'est cet inconvénient-là qui est arrivé avec la bicyclette : on était vraiment des étrangers car on venait de plusieurs kilomètres. Après il y a eu des motos, et des bagarres parfois dures entre les gens qui venaient de Feillens ou d'ailleurs ; et on leur rendait aussi.

- Et tout ça pour des filles !

Quelques activités d'antan

- Il y a une chose qui a disparu ou quasiment, c'est la goutte, la « gnôle » comme on dit : il s'en buvait bien. On disait que lorsque les hommes avaient trop bu de vin, ils se mettaient à la gnôle !

- La gnôle a une histoire ici, qui date à peu près de la guerre de 14. Avant, il ne s'en buvait pas, car il n'y avait pas de vigne ou très peu. En 1914, ils sont tous partis la fleur au fusil et on leur servait de grandes rasades de gnôle pour aller à l'attaque. Il s'est tellement bu de gnôle que les stocks du pays furent vidés donc on fit venir des Antilles du rhum, ce qui développa la culture de la canne à sucre de manière exponentielle là-bas. Ceux qui sont revenus de la guerre ayant été habitués à boire la gnôle ou le rhum ont continué à boire chez eux et les jeunes ont suivi pour les imiter. C'est comme cela que s'est généralisée la consommation de gnôle et du rhum chez nous.

- Et ce n'étaient pas des petites rations ! C'était moitié-verre deux fois, parce que l'on avait deux jambes ! C'était la « ration de goutte » puis « la rincette » : on en rebovait une pour « rincer ».

Le taux d'alcool et le nombre de litres étaient très réglementés par le gabelou les jours où on faisait la gnôle : vingt litres à cinquante degrés. Pourtant, vingt litres ne suffisaient pas toujours pour faire l'année dans certaines familles. On en cachait souvent un peu plus... Surtout que la gnôle servait à tout : désinfecter les plaies, nettoyer les vitres, désinfecter le cordon ombilical des

veaux nouveau-nés... C'était « l'eau de la vie », littéralement. Elle était principalement à base de raisin chez nous ; un peu de fruits parfois.

- Certains adoraient la goutte. Il y a quelques anecdotes là-dessus. Un vieux de Curciat n'ayant pas de quoi faire plus de deux litres venait très tôt à l'alambic afin de boire de la gnôle à l'œil toute la journée. Le soir, complètement saoul, il charge ses deux litres sur son vélo mais tombe et casse l'un des deux ! Un autre, du côté de Montpont, en 1940, alors que l'on annonçait partout la débâcle a fendu son tonneau de gnôle à coup de hache en disant : « *Les boches ne l'arint pôs* (Les boches n'auront pas ça !) ».

Les Allemands sont passés à plus de dix kilomètres. Quand il est rentré chez lui, il a pleuré sur sa goutte perdue dans sa cave.

Les alambics étaient en nombre : fixes dans les hameaux ou ambulants se rendant dans les lieux publics, à l'inverse de la Bresse bourguignonne où ces alambics se déplaçaient dans les fermes. De même, en Bresse du Nord, les gabelous pouvaient perquisitionner toute l'année alors qu'ici l'alcool avait été censé être contrôlé car fait sur un lieu public.

- Il y avait beaucoup de contrôle, même encore maintenant avec les privilèges que l'on ne peut plus donner ! Certains ont eu des amendes et au prix que ça leur a coûté, leur goutte doit être bien bonne !

- Le curé en faisait un petit trafic aussi, pour sa consommation personnelle. Il cachait les bouteilles sous sa soutane. Les jours d'alambic, en traversant le bourg, il ouvrait sa soutane pour faire voir aux gens : il avait six litres de pendu ! Il faisait ça toute la journée, y compris pour les autres : personne n'aurait eu l'idée de fouiller le curé !

- Et après il nous faisait la morale !...

Dans les villages et dans les campagnes, on trouvait toutes sortes de commerçants. Le colporteur était un homme se déplaçant le plus souvent à pied, avec des sacs, des ballots chargés de marchandises qu'il vendait de ferme en ferme. C'était une nécessité notamment pour trouver certains produits lorsque l'on était aux fins fonds des campagnes.

- Chez nous, Ninin faisait une sorte de colportage. Ses produits ne venaient pas de loin : il allait les chercher à Bourg au marché et les revendait par chez nous.

- Il paraît qu'il vendait un peu cher...

- Il prenait un bénéfice, c'est tout. On achetait surtout de la mercerie chez lui, du caoutchouc, des épingles... Et il discutait beaucoup : les colporteurs participaient autrefois à faire connaître les nouvelles d'un village à un autre ou d'un hameau à un autre.

- Mais Ninin était particulier tout de même : il a même voulu se présenter à la députation ! Je me souviens, été comme hiver il portait de grosses vestes boutonnées jusqu'au menton, même pour faire des charrées de foin !

Dessous, il mettait des chemises blanches que des gens un peu aisés lui donnaient mais elles ne restaient pas blanches bien longtemps : le col était vite piqué de crottes de puces...

- Oui, il avait des puces et disait même : « Je dors une nuit dans mon lit et une nuit par terre comme ça lorsque je suis par terre, les puces me cherchent dans mon lit et lorsque je suis dans mon lit, elles me cherchent par terre »...

- Il faisait le colporteur en vélo puis en mobylette, mais toujours bien chargé. Il nous avertissait de son passage longtemps à l'avance en nous écrivant et on le gardait à manger ; d'ailleurs, il ne retournait pas dans les maisons où on ne lui avait rien offert ou on ne lui achetait rien. Il passait deux fois par an.

Certains colporteurs ont bien réussi lorsqu'ils arrivaient à acheter pas trop cher leur marchandise.

Un autre type de colporteur était le « *boli* », littéralement celui qui portait un ballot, une balle au bout d'un bâton. Il s'agissait d'un drap dans lequel était placée de la marchandise, dont on nouait les quatre coins et que l'on emmanchait sur un bâton. Il portait son ballot ainsi sur l'épaule et lorsqu'il arrivait dans une maison, il défaisait les coins et étalait le tout sur la table.

- Une expression vient de là lorsque l'on ne faisait pas affaire ou lorsqu'un jeune partait en maître avec ses quelques affaires : « *Il a fa sa bôla*. (ramasser sa bole) ».

Ayant peu de place dans son ballot, le « *boli* » vendait en général un seul produit à la fois dont il s'approvisionnait auprès de marchands en gros ou qu'il fabriquait lui-même, comme les allumettes par exemple.

- C'était le même principe que le « *caïffa* » sauf que lui travaillait pour une grande société qui ne vendait que du café¹. La société lui fournissait un tricycle, un triporteur, qui supportait une grosse caisse carrée qui faisait peut-être un mètre cube dans lequel il avait toutes les sortes de café qu'il vendait. C'était un employé qui était payé au pourcentage de ses ventes.

- C'était du café en grain : le café moulu n'existait pas encore chez nous.

Nous avons eu du café assez tard par rapport à la société bourgeoise. Et lorsqu'on en achetait c'était en petite quantité, avec de la chicorée qui était moins chère.

- C'était au détail et nos parents achetaient « un quart de café » qui faisait longtemps d'ailleurs.

Le chiffonnier passait de maison en maison récupérer des chiffons et « *lou pâti* » des peaux de lapins. Parfois, et avec le temps, ces deux activités devinrent communes et le « *pâti* » annonçait son arrivée en criant : « Eh pâti, peaux de lapins », « *pâti* » signifiant « pattes », donc vieux tissus.

- Certains ramassaient de la barbe de maïs aussi et du duvet d'oie.

- D'autres peaux se vendaient aussi : renard, fouine, hermine, ...

- Là-aussi certaines familles ont fait fortune et avaient des personnes qui ramassaient pour elles. C'était un marché organisé avec des foires dans les grandes villes comme à Chalon, où les peaux se vendaient en lots.

La ferraille n'était pas récupérée autrefois car le moindre élément était réutilisé à la ferme ou par le forgeron du village.

- La ferraille est arrivée dans les campagnes avec les premiers tracteurs et autres machines ayant rendu obsolètes les charrues et autres chars à bancs.

- Des vanniers passaient également dans les campagnes mais aussi d'autres corps de métier : on disait que certaines chaises ou fauteuils avaient été faits par des Italiens.

Il y avait aussi le contrebandier d'allumettes. Long-temps, la fabrication et la distribution des allumettes ont été contrôlées par l'Etat et fortement taxées. Ceci a contribué à développer une industrie de la contrebande. Un peu de soufre, de phosphore – que l'on stockait dans la mare pour éviter les risques d'explosion, un peu de bois de peuplier ou de sapin. Quelques malheureux arrondissaient leurs maigres revenus en courant la campagne la nuit venue en évitant les « gabelous » toujours prêt à verbaliser. Ces allumettes de fabrication artisanale, étaient d'après la légende, beaucoup plus efficaces que celles de la Régie Française et surtout bien moins chères. Mais chaque foyer avait une boîte d'allumettes « officielle » bien en vue près du poêle en cas de contrôle.

- Les allumettes de contrebande étaient bien cachées. Ma grand-mère les cachait dans son fer à repasser entre le fer et le socle à la place des braises.

Dans les villages, on trouvait généralement un charron qui pouvait également être forgeron afin de cercler les roues qu'il confectionnait. On l'appelait en général « *lou mērshô* », comme le

¹ La société était "Au planteur de Caïffa"

maréchal-ferrant. Plus tard, lorsqu'il y eut moins de chevaux dans les campagnes et moins de roues en bois à fabriquer, le forgeron a remplacé ces deux corps de métier. La connaissance du bois et du métal était nécessaire notamment pour confectionner du matériel agricole comme les herses.

- Certains, en fonction des époques, se sont spécialisés : par exemple dans les voitures à ressorts ou les « *r'dali* », des bétailières. Il y en avait un à Mont-Désert.

- Certains artisans savaient tout faire : chez nous, on a eu un ancien compagnon du Tour de France qui faisait charron-forgeron mais qui allait travailler dans les maisons avec sa scie, son rabot, etc. On l'appelait « Titou Paqueu », Jean-Baptiste Gauthier. Il était très nerveux : lorsqu'il était en colère, il enfonçait des pointes dans son établi, à ras ! Son établi était rempli de pointes... Il gagnait durement sa vie : lorsqu'il avait quelques sous, il allait au marché à Cormoz acheter de la fricassée. Il en avait tellement faim, qu'il la mangeait toute en chemin... Il était joueur de vielle et en a même fabriquée. Chez nous, il a fait une chaponnière, une épinette.

- Il avait de l'or dans les mains. Je me souviens, mon père lui portait un bout de ferraille et lui disait : « Tu me fais une pelle ».

- J'allais souvent chez le forgeron étant gamin car on nous faisait porter des socs de charrues à rebattre. Parfois il le faisait tout-de-suite alors je le regardais faire : j'aimais bien le voir faire. Il y avait beaucoup de passage car on avait souvent quelque chose à refaire dans les campagnes et tous les quarts d'heure, ça buvait un coup au bistro.

- Et chacun mettait sa tournée : le forgeron et le client. On ne pouvait pas moins faire et c'était l'usage. Cela faisait tourner l'économie locale mais ça a été bien malheureux tout-de-même pour tous ces travailleurs manuels qui avaient soif et qui étaient devenus en quelque sorte dépendants de la boisson.

- Et le paysan qui venait au bourg tous les deux mois, il était content de boire un coup au village ! Mais multiplié par le nombre de paysans, ça faisait beaucoup pour l'artisan !

- Pour revenir à Titou, je me souviens qu'un jour il est venu chez nous en pleurant disant avoir mal aux dents. J'étais petit et mes parents étaient en train de traire les vaches : ça a duré un moment et je me suis mis à pleurer avec lui ! Mais je n'avais pas compris : mon père lui a servi une goutte et après ça allait mieux.

Une autre anecdote concernant Titou s'est passée à La Charme, là où il habitait. Il est allé travailler chez des voisins, où le vin était abominable, comme chez tout le monde mais un peu pire quand même, faire un « *berou* »². Quand on lui demandait, un peu malicieusement, comment ça s'était passé chez ces gens notamment concernant le vin, il disait : « En mangeant ça allait à peu près mais en buvant, il n'était pas bon ! ».

- Il y en a de ces histoires tout-de-même ! Elles sont toutes vraies, même si on en rajoute un peu parfois...

- Il faut dire qu'il y avait des gens un peu particuliers – maintenant aussi – mais qui vivaient par leurs propres moyens comme pêcher des grenouilles par exemple.

Certains métiers ont disparu et étaient déjà rares dans nos bourgs comme le bourrelier : la plupart du temps, le cordonnier le remplaçait. Des bourreliers se sont installés à Romenay, Foissiat, Saint-Nizier : on leur faisait faire de beaux colliers de trait pour aller au marché. La période où les chevaux ont réellement été utilisés chez nous s'est étalée de la seconde guerre mondiale aux années 1960. Auparavant, on travaillait avant tout avec des bœufs et des vaches : les chevaux étaient rares donc les bourreliers n'ont pas pu exercer longtemps dans la région.

² Un tombereau

- Mon grand-père paternel avait un cheval mais il ne servait que pour aller à la foire. Il était bien dressé car la plupart du temps mon grand-père somnolait pas mal au retour... Parfois, c'était la grand-mère qui venait dételer car lui ne pouvait pas.

- C'est comme toi les lendemains de fête...

- Ah oui ! Un jour je me suis endormi sur la faneuse : je me suis réveillé sur la route car ça "tracassait" un peu ! On avait un gentil cheval mais il ne voyait que la sortie du champ...

En Bresse, ayant des terrains gras, les chevaux étaient peu utilisés pour les travaux agricoles et lorsque l'on s'en servait c'était par deux.

- Les chevaux ont parfois eu des usages particuliers. Nos voisins avaient une grosse ferme et trois chevaux. Lorsqu'ils ont acheté un tracteur, un « Pony », il a fallu le faire tirer par les chevaux car le tracteur n'avancait pas dans nos terrains...

Nos chevaux étaient souvent des bâtards donc avaient moins de force pure qu'un bœuf, d'autant qu'un cheval travaille plus vite mais moins longtemps. Il était plus facile de travailler avec deux bœufs qu'avec deux chevaux qui avaient souvent des tempéraments différents. Les bœufs, il fallait les vendre lorsqu'ils étaient encore en forme : cela rapportait plus que lorsqu'ils étaient âgés et ne pouvaient que partir en boucherie.

- Je me souviens de gars qui partaient vendre leurs bœufs au marché le matin... et qui revenaient avec à midi.

- Oui, ça m'est arrivé pendant la guerre. Il y avait alors des réquisitions de bœufs et de génisses pour la viande. Comme mon père avait des bœufs déjà beaux, ayant peur de se les faire réquisitionner, il a voulu les vendre pour racheter des taureaux. Nous voilà donc partis un matin, vers 4h, depuis chez nous à la foire de Bourg par l'ancienne route qui faisait Foissiat, Etrez, Viriat... Tu parles d'une trotte ! Pas loin de trente kilomètres. Et on ne les a pas vendus, mais on les a ramenés en camion !

